

Violence juvénile et socialisation éducative à Brazzaville : Recompositions des identités scolaires et juvéniles

Jean Bruno BAYETTE

Maître de Conférences CAMES en sociologie de l'éducation

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines (FLASH)

Université Marien NGOUABI, Brazzaville

jeanbrunobayette@gmail.com

Résumé

La socialisation des jeunes en échec scolaire et en situation de marginalisation à Brazzaville souffre de l'absence de régulation éducative cohérente, favorisant des règles juvéniles autonomes et des trajectoires de désaffiliation sociale. Les politiques publiques centrées sur l'urgence aggravent ce phénomène, illustré par la montée des violences scolaires et urbaines. Une approche globale, combinant éducation, prévention et réinsertion sociale, éclairée par les sciences humaines et sociales, est nécessaire pour investir la question. L'intégration de la dimension socio-éducative dans l'aménagement urbain et le renforcement de l'expertise en sciences sociales apparaissent comme des conditions essentielles pour des réponses durables aux défis de la socialisation des jeunes.

Mots-clés : *Socialisation juvénile, marginalisation, éducation, violence urbaine, politiques publiques.*

Summary

The socialization of young people experiencing school failure and marginalization in Brazzaville suffers from a lack of coherent educational regulation, fostering autonomous juvenile norms and pathways toward social disengagement. Public policies focused on emergency responses exacerbate this issue, as reflected in rising school and urban violence. A comprehensive approach combining education, prevention, and social reintegration, informed by the social sciences, is necessary. Integrating socio-educational considerations into urban planning and strengthening expertise in the social sciences appear as essential conditions for sustainable responses to the challenges of youth socialization.

Keywords : *Juvenile socialization, marginalization, education, urban violence, public policies.*

Introduction

Les transformations rapides que connaissent les villes africaines depuis plusieurs décennies s'accompagnent de profondes recompositions des modes de socialisation des jeunes. L'urbanisation accélérée, la croissance des quartiers populaires, la précarisation des conditions de vie et les difficultés d'insertion scolaire et professionnelle contribuent à redéfinir les rapports entre les institutions éducatives, les espaces urbains et les trajectoires juvéniles. Dans ce contexte, la violence impliquant des groupes de jeunes est devenue une préoccupation majeure des pouvoirs publics, des acteurs éducatifs et des chercheurs en sciences sociales. Toutefois, les réponses institutionnelles privilégient encore largement des approches sécuritaires centrées sur la répression des comportements déviants, au détriment d'une compréhension sociologique des mécanismes qui président à leur émergence.

À Brazzaville, cette question revêt une acuité particulière. La visibilité croissante des groupes de jeunes communément désignés sous les appellations de « bébés noirs », « arabes » ou « américains » alimente les débats publics et médiatiques autour de l'insécurité urbaine. Ces catégories, largement reprises dans les discours institutionnels et médiatiques, tendent cependant à homogénéiser des trajectoires sociales hétérogènes et à réduire la violence juvénile à une caractéristique supposée des jeunes issus des quartiers populaires. Une telle lecture risque d'occulter les processus sociaux qui participent à la production des parcours de marginalisation, ainsi que le rôle des institutions éducatives dans la structuration des expériences juvéniles.

Les recherches en sociologie de l'éducation et en sociologie urbaine montrent pourtant que la violence ne peut être

appréhendée indépendamment des conditions de socialisation dans lesquelles évoluent les jeunes. Les parcours scolaires, les expériences d'échec ou de décrochage, les inégalités d'accès aux ressources éducatives, les mécanismes de stigmatisation institutionnelle et les formes alternatives de socialisation constituent autant de dimensions qui influencent les modes de construction identitaire. L'école apparaît dès lors non seulement comme un espace d'apprentissage, mais aussi comme un lieu de reconnaissance, de différenciation sociale et parfois d'exclusion. Lorsque cette fonction intégratrice s'affaiblit, d'autres instances de socialisation, notamment les groupes de pairs et les bandes juvéniles, peuvent devenir des espaces privilégiés de production de normes, de valeurs et d'identités collectives.

Si ces mécanismes ont fait l'objet de nombreuses analyses dans les sociétés occidentales, leur compréhension demeure encore limitée dans les contextes urbains africains, où les trajectoires éducatives s'inscrivent dans des configurations sociales, économiques et institutionnelles spécifiques. À Brazzaville en particulier, les relations entre désaffiliation scolaire, recomposition des identités juvéniles et recours à la violence restent insuffisamment documentées. Les travaux disponibles privilégient souvent les dimensions sécuritaires, criminologiques ou politiques, laissant relativement dans l'ombre les processus éducatifs et les mécanismes de socialisation qui structurent les parcours des jeunes.

Le présent article s'inscrit dans cette perspective en mobilisant une approche sociologique articulant la théorie de la reproduction sociale, la sociologie de l'expérience scolaire et l'approche interactionniste de la déviance. Ce cadre théorique permet d'analyser simultanément les effets des inégalités éducatives, les processus de désaffiliation institutionnelle et les mécanismes de catégorisation sociale qui participent à la construction des trajectoires juvéniles. La violence est ainsi

envisagée non comme une propriété intrinsèque des individus, mais comme le produit d'interactions entre les jeunes, les institutions scolaires, les espaces urbains et les dispositifs de contrôle social.

L'objectif de cet article est d'analyser la manière dont les processus de socialisation scolaire et extra-scolaire contribuent à la recomposition des identités juvéniles dans les quartiers populaires de Brazzaville et à comprendre dans quelles conditions ces recompositions peuvent favoriser l'émergence de conduites violentes. Plus précisément, il s'agit d'examiner les articulations entre les expériences scolaires, les formes de socialisation entre pairs, les mécanismes de stigmatisation institutionnelle et les dynamiques urbaines qui structurent les trajectoires des jeunes.

En privilégiant une lecture sociologique des rapports entre école, socialisation et violence, cette réflexion entend contribuer au renouvellement des analyses sur les jeunesses urbaines africaines. Elle invite à dépasser les interprétations exclusivement sécuritaires pour mettre en évidence le rôle des institutions éducatives dans la prévention, mais aussi, parfois, dans la production involontaire des processus de marginalisation. Une telle perspective permet de replacer la violence juvénile au cœur des enjeux contemporains de justice éducative, d'intégration sociale et de gouvernance urbaine dans les villes africaines.

Cadre théorique : socialisation, reproduction scolaire et construction sociale de la déviance

L'analyse de la violence juvénile urbaine à Brazzaville s'inscrit dans une approche sociologique qui articule trois perspectives théoriques complémentaires : la théorie de la reproduction sociale développée par Pierre Bourdieu, la

sociologie de l'expérience scolaire et de la désaffiliation institutionnelle proposée par François Dubet, ainsi que l'approche interactionniste de la déviance élaborée par Howard S. Becker. L'articulation de ces trois cadres permet d'appréhender la violence juvénile non comme une caractéristique individuelle ou pathologique, mais comme le résultat de processus sociaux de socialisation, de différenciation scolaire et de catégorisation institutionnelle qui se construisent tout au long des trajectoires des jeunes.

La théorie de la reproduction sociale met en évidence le rôle de l'école dans la production et la reproduction des inégalités sociales. Selon Bourdieu (1964, 1970, 1979), l'institution scolaire valorise des formes de capital culturel inégalement distribuées selon les milieux sociaux, contribuant ainsi à légitimer des écarts de réussite qui reflètent largement les inégalités sociales préexistantes. Cette violence symbolique, exercée sous couvert de neutralité scolaire, fragilise les parcours des élèves issus des milieux populaires et nourrit des dispositions marquées par le sentiment d'illégitimité, le décrochage progressif et la remise en cause de la légitimité de l'institution scolaire. Dans les quartiers populaires de Brazzaville, ces mécanismes participent à la marginalisation éducative d'une partie de la jeunesse.

Cette lecture est prolongée par les travaux de Dubet (1994, 2002, 2004), qui montrent que la crise contemporaine de l'institution scolaire ne résulte pas uniquement des inégalités sociales, mais également d'une perte progressive de sa capacité intégratrice. L'expérience scolaire devient alors plus individualisée, plus incertaine et souvent plus conflictuelle. La désaffiliation scolaire ne se limite pas à l'abandon de la scolarité ; elle renvoie à une rupture progressive du lien entre le jeune et l'institution éducative, se traduisant par l'absentéisme,

l'indiscipline, les violences scolaires ou le désengagement vis-à-vis des apprentissages. Dans un contexte urbain marqué par la précarité socio-économique et les difficultés d'insertion professionnelle, l'école peine à remplir sa fonction d'intégration sociale, ouvrant la voie à d'autres formes de socialisation.

La notion de socialisation constitue ainsi un concept central de cette recherche. Elle désigne les processus par lesquels les individus intériorisent des normes, des valeurs et des modèles d'action au sein des différents espaces de vie qu'ils fréquentent. À Brazzaville, ces processus s'inscrivent dans un environnement caractérisé par une pluralité de cadres normatifs où interagissent la famille, l'école, le quartier, les groupes de pairs et les réseaux communautaires. La fragilisation des solidarités familiales, les difficultés économiques et les inégalités scolaires limitent la portée des instances traditionnelles de socialisation et favorisent l'émergence de formes alternatives d'encadrement des jeunes.

Les groupes de pairs et les bandes juvéniles deviennent alors des espaces privilégiés de socialisation secondaire. Ils produisent leurs propres systèmes de normes, de reconnaissance et de hiérarchisation sociale, dans lesquels la solidarité interne, la maîtrise du territoire, la loyauté et la capacité à recourir à la violence constituent des ressources de valorisation. La violence ne relève plus uniquement d'un comportement déviant ; elle devient également un mode d'intégration sociale, de construction identitaire et d'acquisition d'un statut au sein du groupe.

L'approche interactionniste de Becker (1963) permet d'éclairer ces trajectoires sous un angle complémentaire. La déviance n'y est pas considérée comme une propriété intrinsèque des individus, mais comme le produit d'un processus de définition sociale fondé sur les pratiques d'étiquetage mises en œuvre par les institutions de contrôle social. Les catégories attribuées à certains jeunes orientent progressivement leurs interactions avec l'école, les autorités publiques et leur environnement social. À Brazzaville, les dénominations telles

que « bébés noirs », « arabes » ou « américains » illustrent ces mécanismes de catégorisation. En assignant durablement certains jeunes à une identité déviante, ces processus renforcent leur exclusion scolaire, leur stigmatisation sociale et leur inscription progressive dans des carrières délinquantes.

L'entrée dans la violence apparaît ainsi comme le résultat d'un processus cumulatif où s'articulent les inégalités de réussite scolaire, la désaffiliation institutionnelle, la recherche de reconnaissance au sein des groupes de pairs et les effets de l'étiquetage social. La carrière déviante se construit progressivement à travers des interactions répétées avec les institutions éducatives, judiciaires et policières, qui contribuent parfois à renforcer les identités délinquantes qu'elles cherchent précisément à combattre.

L'articulation des perspectives de Bourdieu, Dubet et Becker permet ainsi de construire un cadre analytique intégré reliant les dimensions structurelles, institutionnelles et interactionnelles de la violence juvénile. Les inégalités scolaires produisent des mécanismes de reproduction sociale ; la fragilisation du lien scolaire favorise des processus de désaffiliation ; enfin, les pratiques institutionnelles de catégorisation participent à la stabilisation des trajectoires déviantes. Dans le contexte de Brazzaville, ces mécanismes sont renforcés par l'urbanisation rapide, la ségrégation socio-spatiale, la précarité économique et les limites des politiques publiques de prévention et d'accompagnement de la jeunesse.

Ainsi comprise, la violence juvénile urbaine ne saurait être réduite à une question d'ordre public. Elle constitue un révélateur des transformations contemporaines des processus de socialisation, des inégalités éducatives et des modalités de régulation sociale dans la ville africaine. Ce cadre théorique permet dès lors d'analyser les interactions entre école, espace urbain et institutions de contrôle social afin de mieux

comprendre les logiques sociales qui sous-tendent l'émergence et la légitimation de la violence juvénile à Brazzaville.

1. Problématique et construction sociale de la violence urbaine : une lecture socio-éducative

La violence urbaine impliquant les jeunes constitue aujourd'hui un enjeu majeur des politiques publiques dans de nombreuses villes africaines. Souvent présentée comme une conséquence directe de la pauvreté, de la croissance des quartiers précaires ou de l'urbanisation rapide, elle demeure fréquemment analysée à travers une lecture sécuritaire qui tend à associer marginalité sociale et dangerosité. Cette représentation s'inscrit dans une tradition ancienne de production des savoirs sur la ville populaire, où les espaces périphériques sont régulièrement décrits comme des foyers de désordre, de déviance et d'insécurité. Or, de nombreux travaux en sociologie urbaine ont montré que ces interprétations relèvent autant de processus de construction sociale que de réalités objectivement observables.

Les recherches issues de l'École de Chicago, prolongées par les approches interactionnistes de la déviance et les analyses critiques de la production de l'espace urbain, ont progressivement déplacé le regard des caractéristiques supposées des individus vers les mécanismes sociaux, institutionnels et politiques qui produisent les catégories de marginalité et de déviance. Dans cette perspective, la violence urbaine ne peut être réduite à un comportement individuel ou à une simple conséquence de la pauvreté ; elle s'inscrit dans des trajectoires de socialisation marquées par des inégalités d'accès aux ressources éducatives, des processus de désaffiliation scolaire, des formes de précarisation économique et des pratiques institutionnelles de catégorisation.

Ces questionnements revêtent une importance particulière dans les villes africaines contemporaines, où l'accélération de

l'urbanisation, la fragilité des politiques sociales et éducatives ainsi que l'extension des activités informelles redéfinissent les modes de socialisation des jeunes. À Brazzaville, les violences impliquant certains groupes juvéniles alimentent régulièrement le débat public et donnent lieu à des réponses essentiellement répressives, alors que les mécanismes éducatifs, sociaux et institutionnels qui participent à leur émergence restent encore insuffisamment documentés. Cette situation met en évidence un déficit de connaissances sur les interactions entre les trajectoires scolaires, les expériences de socialisation extra-scolaire et les processus de contrôle social dans la production de la violence juvénile.

Dans cette perspective, le présent article propose d'analyser la violence urbaine non comme une propriété intrinsèque des jeunes issus des quartiers populaires, mais comme le résultat de processus sociaux de construction, de catégorisation et de régulation. Il mobilise les apports de la sociologie urbaine, de la sociologie de l'éducation et des théories interactionnistes afin d'interroger les relations entre marginalité urbaine, désaffiliation éducative et contrôle institutionnel dans le contexte de Brazzaville.

La question centrale qui guide cette réflexion est la suivante : dans quelle mesure les processus de socialisation scolaire et extra-scolaire, inscrits dans des contextes de marginalité urbaine à Brazzaville, contribuent-ils à la production et à la légitimation sociale de la violence juvénile à travers des dynamiques de désaffiliation éducative, de catégorisation institutionnelle et de contrôle social ?

2. Cadre méthodologique

Cette recherche adopte une approche qualitative, inscrite dans une perspective compréhensive et processuelle, visant à analyser les mécanismes sociaux et éducatifs qui participent à la

construction de la violence juvénile en contexte de marginalité urbaine à Brazzaville. Le choix de cette démarche se justifie par la nature même de l'objet étudié, qui implique la reconstruction de trajectoires individuelles et collectives, l'analyse des expériences scolaires et extra-scolaires, ainsi que l'examen des interactions entre jeunes, institutions éducatives et dispositifs de contrôle social.

2. 1. Type et approche de recherche

L'étude s'inscrit dans une sociologie de l'éducation articulée à la sociologie urbaine et de la déviance, mobilisant une démarche qualitative interprétative. Cette orientation méthodologique permet de dépasser les lectures strictement quantitatives ou déterministes de la violence juvénile, afin de saisir les logiques sociales, symboliques et institutionnelles qui structurent les parcours des jeunes concernés.

L'analyse repose sur une approche processuelle, attentive aux continuités et ruptures dans les parcours scolaires, familiaux et résidentiels, et sur une approche relationnelle, centrée sur les interactions entre acteurs (jeunes, enseignants, parents, travailleurs sociaux, forces de l'ordre).

2. 2. Terrain et contexte de l'enquête

Le terrain de l'enquête est situé dans la ville de Brazzaville, capitale de la République du Congo, et s'inscrit dans une sélection de quartiers urbains caractérisés par de fortes inégalités socio-économiques, une structure démographique largement juvénile et une visibilité accrue des formes de violence urbaine et juvénile (bandes de jeunes, violences en milieu scolaire, économie informelle). Cette délimitation empirique s'appuie sur les données démographiques et socio-économiques disponibles qui indiquent une urbanisation rapide, une croissance importante de la population jeune et une extension des espaces d'habitat précaire au sein de la ville.

Les quartiers concernés (Makélékélé, Baongo, Poto-Poto, Mougali et Ouenzé) concentrent une part significative de la population urbaine de Brazzaville et se distinguent par une forte densité résidentielle, un taux élevé de chômage ou de sous-emploi des jeunes, ainsi qu'une prévalence marquée des activités informelles, constituant ainsi des espaces pertinents pour l'analyse des recompositions sociales et des formes contemporaines de socialisation juvénile en contexte urbain africain. Le choix de ces quartiers repose sur leur pertinence sociologique, dans la mesure où ils concentrent des situations de marginalité éducative et urbaine, favorables à l'observation des processus étudiés.

L'enquête prend en compte la différenciation socio-spatiale de la ville, afin d'analyser comment les inégalités territoriales influencent l'accès à l'école, les formes de socialisation et les pratiques institutionnelles de contrôle.

2. 3. Population et échantillonnage

La population étudiée est composée de plusieurs catégories d'acteurs, afin de croiser les points de vue et de limiter les biais d'interprétation :

Des jeunes âgés de 12 à 30 ans, scolarisés, déscolarisés ou en situation de décrochage, impliqués ou non dans des pratiques de violence juvénile ;

Des acteurs scolaires (enseignants, chefs d'établissement, conseillers pédagogiques) ;

Des parents ou tuteurs ;

Des acteurs institutionnels et éducatifs (travailleurs sociaux, responsables d'ONG, éducateurs de rue) ;

Des acteurs du contrôle social (policiers, agents municipaux), lorsque cela est possible.

L'échantillonnage est raisonné et théorique, fondé sur la pertinence des profils au regard de la problématique. Il vise la diversité des trajectoires scolaires et sociales plutôt que la représentativité statistique.

2. 4. Techniques de collecte des données

Plusieurs techniques qualitatives sont mobilisées de manière complémentaire :

Entretiens semi-directifs : ils constituent l'outil principal de collecte des données et permettent de reconstituer les trajectoires scolaires et sociales des jeunes, leurs rapports à l'école, aux institutions et aux groupes de pairs, ainsi que leurs perceptions de la violence.

Récits de vie et trajectoires scolaires : utilisés pour analyser la dynamique des ruptures éducatives, les moments de désaffiliation scolaire et l'entrée progressive dans des formes de socialisation déviante.

Observation ethnographique (directe ou participante, selon les situations) : menée dans les quartiers, les établissements scolaires et certains espaces de socialisation juvénile, elle permet d'appréhender les interactions quotidiennes, les normes locales et les pratiques de contrôle.

Analyse documentaire : exploitation de documents institutionnels (rapports scolaires, textes de politiques éducatives et sécuritaires, statistiques disponibles), ainsi que de la presse locale, afin de contextualiser les discours sur la violence juvénile.

2. 5. Méthodes d'analyse des données

Les données recueillies font l'objet d'une analyse thématique et catégorielle, inspirée de l'analyse de contenu qualitative. Le traitement des données repose sur un codage progressif,

permettant de faire émerger des catégories analytiques en lien avec les concepts mobilisés : socialisation scolaire, désaffiliation éducative, étiquetage institutionnel, contrôle social, socialisation de rue, trajectoires déviantes.

L'analyse est également comparative. Elle confronte, les parcours des jeunes selon leur rapport à l'école, leur quartier de résidence et leur degré d'exposition aux dispositifs institutionnels de contrôle.

2. 6. Positionnement épistémologique et posture du chercheur

La recherche s'inscrit dans une posture non normative et non stigmatisante, attentive à la réflexivité du chercheur face aux catégories institutionnelles de la déviance. Il s'agit de comprendre les logiques d'action des acteurs sans les réduire à des figures de dangerosité ou de déficit éducatif, conformément aux apports de la sociologie interactionniste et de la sociologie critique de l'éducation.

2. 7. Limites méthodologiques

Comme toute recherche qualitative, cette étude ne vise pas la généralisation statistique, mais la généralisation analytique. Les résultats doivent être interprétés à la lumière du contexte brazzavillois et des conditions spécifiques de production des données. Toutefois, la richesse des matériaux empiriques permet de dégager des régularités sociologiques pertinentes pour l'analyse de la violence juvénile en milieu urbain africain.

3. Analyse et interprétation des données

Pour bien cerner les causes de la violence urbaine à Brazzaville, on a opté pour une recherche descriptive et qualitative qui vise à mesurer le phénomène à l'étude et qui nous permet de recueillir et de traiter différentes données à l'aide des

entretiens semi-directifs, ainsi que d'analyser et d'interpréter les résultats obtenus. Dans cette étude à propos des causes de la violence juvénile à Brazzaville, nous avons choisi la population des jeunes congolais sortis du système éducatif et l'on est allé à les rencontrer pour connaître ses points de vue.

L'approche qualitative est la méthodologie privilégiée plutôt dans la description des phénomènes de violence urbaine en République du Congo ; elle tente de comprendre tous les facteurs qui influencent sur cette violence chez les jeunes congolais dans la signification accordée par les sujets à leurs actions, dans la mesure de leurs attitudes, de leurs comportements et de leurs opinions qui orientent l'analyse effectuée.

Dans notre recherche, nous nous sommes intéressés de façon spécifique à décrire les principales causes pouvant provoquer la violence urbaine chez les jeunes enfants brazzavillois. Pour tenter d'y répondre, on avait pour but de tracer les facteurs familiaux, socioéconomiques et les difficultés scolaires, en particulier la pauvreté, qui semblent influencer la violence urbaine de ces jeunes à Brazzaville. L'enquête auprès de jeunes brazzavillois qui posent les actes de violences (viols, coups et blessures volontaires ; extorsion, vol avec machettes, bouteilles cassées, destructions sur leur passage des biens immobiliers, d'autres actes qu'on appelle boom à l'étranger. C'est à dire les jeunes viennent cambrioler et vider les maisons des personnes absentes de leurs domiciles.), a été réalisée grâce à l'aide des entretiens semi-directifs afin d'identifier les principales causes contribuant à cheminer vers la violence. L'on s'est également appuyés sur données recueillies auprès de la police départementale de Brazzaville. La collecte des données ou l'application de ces entretiens a eu lieu au cours des mois de mai à août 2021, on a interrogé 104 répondants choisis au hasard qui sont connus des services de la police et ayant été reçus dans les

tribunaux de Brazzaville, dont 94 jeunes enfants de sexe masculin. L'analyse des données recueillies par biais d'une analyse de contenu traitait de certains facteurs associés aux enfants pauvres congolais prédestinés à la violence.

Cette démarche nous amène à introduire plus d'objectivité dans la description des faits sociaux. Les études descriptives ont donc pour but d'approfondir différentes problématiques, de décrire et de présenter les caractéristiques d'un phénomène observé. La recherche descriptive sert à décrire une situation telle que la situation de la violence urbaine chez les jeunes enfants à Brazzaville. C'est ce type de stratégie qui sera utilisé dans cette étude.

Tableau 1 : Évolution de la délinquance juvénile à Brazzaville

Délits de délinquance	Evolution en chiffre			
Désignation des infractions les plus significatives		2014	2015	2016
Escroquerie et abus de confiance		1668	5760	8840
Viols, tentatives de viols, destructions et dégradations		10345	13150	16491
Coups et blessures volontaires, bagarres, rixe		10739	16561	19925
Menaces ou chantages ou tentative d'extorsion, de violence sexuelle		15790	16817	18926
Vols avec armes blanches ou à feu par destination et vols avec violence sans arme		13479	17615	24316
Vols simples et vols liés à l'automobile et aux 2 roues (Djakarta)		8899	10421	11405
Cambriolages, boom à l'étranger, braquage		860	1097	12215

Source : fiches internes des statistiques de la police départementale de Brazzaville.

Au regard des données statistiques de la délinquance, entre 2014 et 2016, on peut constater que les actes délinquants juvéniles les plus fréquents à Brazzaville sont entre autres : Viols, tentatives de viols, destructions et dégradations, vols avec armes blanches escroquerie et abus de confiance, cambriolages, boom à l'étranger, braquage, etc.

Les jeunes qui posent des actes de violences à Brazzaville sous l'appellation des bébés noirs, américains, arabes, etc. font partie des catégories de ceux qu'on peut appeler jeunesse en difficulté¹, etc. Comme le soulignent la plupart des auteurs², le terme « jeunesse en difficulté » est une construction sociale qui s'est développée avec les problèmes rencontrés par les institutions à propos des jeunes ayant des difficultés de socialisation. Ces jeunes résident majoritairement dans des espaces urbains qualifiés, dans la littérature sociologique, de « quartiers sensibles », catégorie discutée par Dubet et Lapeyronnie (1992), désignant des territoires marqués par la concentration des inégalités sociales, la relégation urbaine et la fragilisation des liens institutionnels. Dans ce contexte, les expressions de la conflictualité juvénile sont fréquemment interprétées à travers la notion de « violences urbaines », telle que développée par Mucchielli (2002), qui met en évidence la construction sociale et politique de ces phénomènes, souvent corrélés à des situations de précarité, de stigmatisation territoriale et de tensions intergénérationnelles.

Ces dynamiques traduisent ainsi une rupture progressive dans les modalités d'intégration des jeunes au monde social « adulte », caractérisée par un affaiblissement des médiations

¹ Selon une certaine caractérisation administrative, la population des jeunes en difficulté se définit comme une population qui échappe totalement ou partiellement à toutes les formes légitimes de socialisation, la famille, l'école, le système de protection sociale, le monde du travail.

² Voir entre autres F. Dubet, 1987, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard. 2004, La jeunesse est une épreuve, Comprendre, Les jeunes, no 5, Paris, PUF. 2001, « On ne naît pas homme, on le devient », in *Sciences humaines* n°112, janvier, pp.32-35. L. Thévenot, 1979, « Une jeunesse difficile. Les fonctions sociales du flou et de la rigueur dans les classements », in *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 26-27. O. Galland, 1984, « Précarité et entrées dans la vie », *Revue française de Sociologie*, 25, p. 49-66. Voir aussi M. Millet., D. Thin, 2005, « Le temps des familles populaires à l'épreuve de la précarité », in *Lien social et Politiques* –RIAC, n°54, 2005.

institutionnelles (école, emploi, famille) et une difficulté croissante à élaborer un projet biographique cohérent face aux formes de domination sociales, économiques et symboliques qui structurent leur environnement de vie.

Faisant écho à ces constats, Bondu (1998) propose, avec prudence méthodologique, une typologie des « jeunes en difficulté » construite à partir de l'analyse de leurs trajectoires sociales, en tenant compte des processus d'accumulation de fragilités scolaires, familiales et professionnelles, ainsi que des modalités différenciées d'adaptation ou de désaffiliation face aux institutions d'encadrement social. Cette approche insiste sur la diversité des parcours et invite à dépasser les catégories homogénéisantes au profit d'une lecture dynamique et processuelle des situations de vulnérabilité juvénile.

Les jeunes défavorisés confrontés à la précarité, issus de milieux modestes » ; « les jeunes stigmatisés, « captifs » de quartiers disqualifiés (...) marqués par leur appartenance à un territoire urbain dont ils ne peuvent plus se sortir » ; « les jeunes en échec d'insertion (...) qui ne disposent pas d'atouts suffisants pour se rétablir aisément » ; « les jeunes en rupture cumulant depuis parfois longtemps des ruptures familiales, scolaires, institutionnelles (Bondu, 1998)

Il ressort de notre enquête menée en 2021 dans les commissariats que la violence juvénile à Brazzaville s'explique par les difficultés qui traduisent une « fragilité » des jeunes. La précarité du statut socio-économique des parents, « fragilise » de leur état psychique, les liens conjugaux et les liens entre parents et enfants. Ces jeunes délinquants se caractérisent (pour la plupart) par un déficit précoce du lien affectif familial. La majorité des jeunes interrogés ont évoqué le cas de divorce, perte d'emploi, le décès d'un des parents qui ont produit des effets pervers dans leur parcours de vie.

Tableau 2 : Caractéristiques sociodémographiques des jeunes

Enquêtés	Age	Motifs d'arrestation
	15 ans	Viols, coups
	13	Vol avec machettes
	14	Viol et blessures volontaires
	16	Extorsion, vol
	17	Destructions des biens immobiliers
	19	Destructions des biens immobiliers
	16	Vol avec machettes
	17	Vol et viol
	15	Vols avec armes blanches
	15	Vol et viol avec machettes
	14	Blessures volontaires
	16	Boom à l'étranger
	18	Viol et extorsion
	16	Viol et extorsion
	20	Vol et viol avec armes

Source : J.B. BAYETTE, 2024

Comme en témoignent les données de notre étude, l'âge de délinquants oscille entre 10 et 35 ans, mais aussi âgés, pour certains, de plus de 43 ans, parmi lesquelles les jeunes filles, quand bien même qu'elles ne soient pas formellement citées. Généralement, ces jeunes délinquants proviennent des catégories sociales défavorisées et considérées comme des enfants vulnérables, en raison du manque de protection parentale, familiale et sociale. Parmi eux, il y a des enfants de la rue, enfants orphelins, enfants victimes de la traite, enfants sorciers, enfants abandonnés, enfants chefs de ménage, enfants repris de justice, enfants des familles monoparentales ou

recomposées, des parents divorcés, enfants en situation de décrochage et d'échec scolaire, etc. Ils sont exposés à des risques sociaux accentués, car ne bénéficiant pas d'un cadre familial stable et/ou sain. Aussi nombreux de ces jeunes sont, soit non scolarisés ou soit de niveaux primaire ou secondaire. Les modalités de structuration et d'actions de ces jeunes organisés en groupes ou écuries respectent une hiérarchisation ordonnée. Ainsi, dans tous les arrondissements de Brazzaville, par exemple, les écuries de Bébés noirs ont un mode de fonctionnement structuré, du plus gradé au subalterne, de la manière suivante : Monseigneur, Empereur, Ambassadeur, Gouverneur, Commissaire, Colonel, Partie civile.

Il existe également une structuration spatiale car la délimitation des territoires des gangs est codifiée et les modalités de leur circulation appartient à des cellules dans les quartiers, obéissent à des exigences et critères précis d'adhésion aux écuries que sont : les Américains, Arabes, Chinois, Somaliens et bien d'autres encore.

4 Le regain des violences en milieux scolaires

La question des violences scolaires à Brazzaville connaît une recrudescence dans un contexte où la réussite éducative devient sujette à caution. Alors que dans les années 80, la République du Congo était un des pays d'Afrique avec 95% (2005) de taux de scolarisation, de nos jours, selon l'UNICEF, le taux net de scolarisation/fréquentation à l'école primaire est de 86% (2015). L'éducation, comme on le sait et le pense toujours, est un pilier pour le développement.

Dans l'imaginaire collectif congolais, l'enseignant a longtemps représenté l'éducateur parfait palliant les défaillances des parents de l'enfant. Or de nos jours, la condition de l'enseignant, la qualité de la formation et de l'enseignement ne lui permettent plus de jouer ce rôle. Ainsi, les défaillances familiales et scolaires livrent les enfants à eux-mêmes. Par

ailleurs, l'observation faite dans certains établissements d'enseignement général et technique de la ville de Brazzaville (E.P. Lumumba, Nganga Edouard, Savorgnan De Brazza, 5 février 1979, CEG A. A Neto, etc.) souligne un certain nombre de maux révélateurs d'un malaise profond. De cette observation, il en découle des faits suivants : la corruption de l'administration scolaire (marchandage de notes, rapports extraprofessionnels avec les élèves, etc. ; l'irresponsabilité parentale occasionnant des problèmes d'éducation aux bonnes mœurs ; l'utilisation, dans les dispositifs provisoires de sécurité dans les établissements scolaires, des agents de l'ordre dits « auxiliaires », décrits comme des sujets s'adonnant à des pratiques favorisant la résurgence des violences ; la faiblesse des dispositifs de contrôle et de surveillance des élèves à l'entrée des établissements. Ceux-ci se munissent, dans certains cas, d'outils particuliers ou d'armes blanches (objets tranchants ou dangereux) utilisés à l'occasion des conflits inter-écoles ; le manque de clôture dans la plus part des établissements publics favorisant la libre circulation des non scolarisés considérés, en grande partie, comme auteurs de violences ; les difficultés d'identification des élèves à l'entrée de certains établissements (absence de carte scolaire, absence de macaron, macarons erronés, etc. ; le manque de dialogue entre les représentants des élèves et l'administration scolaire ; le port, par des élèves, des matériels luxueux (argent en espèces, biens divers, téléphones et objets assimilés) qui attirent les inconnus et/ou agresseurs, organisés en bandes de délinquants violents ; le manque d'espaces de divertissement et l'insuffisance d'activités socioculturelles et sportives qui permettraient aux jeunes d'exprimer leurs énergies et/ou d'assouvir leurs pulsions. C'est le cas de la suppression des activités culturelles (sports, théâtres, cinémas, ...) qui, jadis, ont permis la détection de nombreuses vocations sportives et/ou culturelles.

5. Discussion

La violence urbaine des jeunes ne doit pas être considérée comme un fait en soi, mais comme le point d'aboutissement d'une série de facteurs d'ordre physique, psychologique, social, économique et même politique, qui appellent à une compréhension sociologique.

Deux types de facteurs peuvent permettre d'expliquer et de comprendre le phénomène de violence urbaine des jeunes à Brazzaville : ce sont des facteurs endogènes et exogènes.

4.1. Les facteurs endogènes

- Les facteurs démographiques

Les facteurs démographiques renvoient à une forte densité des jeunes, notamment, en milieu urbain. Les circonstances sociales marquées par des mutations en cours et accélérées ou amplifiées par l'exode rural, ont rendu difficile la vie en société. L'explosion démographique non contrôlée dans la ville de Brazzaville, a eu pour conséquence l'étalement des villes donnant naissance à des quartiers précaire et peu aménagés. Ainsi, une forme de violence sociale sur fond de criminalité, à des fins de survie, s'est instaurée dans ces quartiers minés par la consommation d'alcool frelaté, de drogue, et le foisonnement des débits de boissons de fortune (bars) et des églises de Réveil. Aussi, observe-t-on que l'insuffisance des points d'accès à l'eau et de l'éclairage public expose particulièrement les jeunes filles aux agressions multiformes comme les viols ; d'où l'intérêt de rompre l'isolement de certains quartiers et inscrire l'assainissement des quartiers pauvres dans les politiques locales de développement urbain. Les caractéristiques de ce contexte particulier de vie sociale se traduisent par la crise des consciences, des mœurs et par l'effritement des valeurs morales, éthiques, religieuses et traditionnelles, créant, ainsi, des espaces

de vie marqués par la débrouillardise et où règne la loi du plus fort. Ces crises intervenues de manière brusque ou insidieuse ont déterminé d'autres stratégies de survie, au détriment de la morale, de la pudeur, de la loyauté, et surtout au mépris de la citoyenneté.

- Les facteurs socioéconomiques

L'analyse de contenu de nos entretiens montre que le problème posé par les adolescents, à travers des violences exercées, est celui de la misère et de la lutte pour la survie dans un contexte de misérabilisme très poussé. L'indice de développement humain étant faible, la récession économique amplifiée par la crise sanitaire due à la pandémie de la COVID-19 est une réalité cruelle à laquelle sont confrontées les populations congolaises exposées à la précarité et la paupérisation, en particulier les jeunes. La crise généralisée de certains productifs structurés, privés, publics, n'épargne pas le secteur informel qui contribue à adoucir, pour les groupes vulnérables, les effets des différentes secousses économiques. Tous les secteurs d'accompagnement, y compris les réseaux de solidarités socio-familiales ne peuvent fonctionner dans ce contexte, exposant les couches les plus sensibles à d'importants risques de décès, de déscolarisation, ou à des comportements anormaux comme la prostitution, la traite des enfants, les enfants de rues et les délinquants. Les facteurs ci-après peuvent également être retenus : la situation de vulnérabilité parentale liée au niveau de vie socioéconomique faible, le chômage des jeunes, la pauvreté, le décrochage scolaire, le bas niveau d'instruction, l'influence des fils d'horreur et l'usage abusif et outrancier des nouvelles technologies de l'information et de communication, à travers les réseaux sociaux, la carence de l'encadrement éducatifs des jeunes, l'absence des aires de jeux et de sports, la multiplication des débits de boissons dans presque tous les quartiers de la ville de Brazzaville. Aussi, peut-

on relever que les inégalités et la marginalité économique extrême des ménages qui regorgent d'une jeunesse massive, oisive, passent pour être l'un des mobiles du basculement à la violence, dans cette ville.

- Les facteurs familiaux

Les relations entre dynamiques familiales et délinquance juvénile apparaissent comme significatives dans la littérature sociologique, sans pour autant relever d'un déterminisme mécanique. Les travaux empiriques montrent en effet une corrélation entre les comportements délinquants des jeunes et la présence de conduites similaires au sein de la famille (parents ou fratrie), ce qui renvoie à des processus de socialisation et de transmission des normes. Dans cette perspective, les situations de séparation ou de divorce peuvent produire des effets différenciés, soit en accentuant la vulnérabilité des enfants (instabilité, fragilisation des ressources, affaiblissement du contrôle familial), soit, dans certains cas, en réduisant les tensions intra-familiales, selon les contextes sociaux et économiques. Ces facteurs relationnels, souvent mobilisés dans les débats sur la responsabilité parentale dans l'émergence des comportements délinquants juvéniles, demeurent particulièrement saillants dans l'analyse sociologique des trajectoires déviantes. Ces facteurs renvoient à une réalité familiale marquée par la crise de la fonction parentale, paternelle notamment qui, bien souvent, s'objective, par la rupture de liens parentaux ou conflits parents-enfants. Ces facteurs se cristallisent autour de la question du vide affectif dont sont victimes ces jeunes délinquants. À ces facteurs relationnels s'ajoutent des configurations familiales particulières telles que l'abandon, l'illégitimité, le divorce ou l'orphelinat, qui sont souvent analysées comme des contextes de fragilisation des processus de socialisation primaire. Dans cette perspective, plusieurs travaux issus de la psychanalyse et de la psychologie

du développement, notamment ceux de Winnicott (1950–1960), de Bowlby (1950–1970) et de Diatkine (souvent associé à la clinique de l'enfant, 1960–1980), soulignent le rôle déterminant des carences affectives, des ruptures de liens précoces et des frustrations relationnelles dans la formation de troubles de la personnalité pouvant favoriser des orientations prédélinquantes ou délinquantes. C'est le cas des enfants appelés « les jeunes à l'abandon » où des études font apparaître l'existence d'une vie affective perturbée durant la première enfance et où le besoin d'amour a été soit trop peu satisfait, soit sursaturé. En tout état de cause, et dans la majorité des cas, ces jeunes connaissent une vie affective perturbée avec pour conséquence la difficulté de réprimer les élans pulsionnels, ce qui les met souvent en situation de conflit avec la société. Ils sont souvent décrits comme des enfants angoissés, marqués par un désir excessif d'agressivité, ainsi qu'une non-valorisation de soi-même. Cette recherche met également l'accent sur le rôle du père et de son image dans le processus d'identification et de socialisation de l'enfant ; une image du père qui, dans le cas d'espèce, est très mauvaise, soit rigide d'une sévérité excessive parfois sadique, soit au contraire, inconsistante, dévalorisée ou complètement absente. Il faut ajouter à cela en s'appuyant de certaines théories criminologiques qui attribuent l'origine des conduites délictueuses à une identification négative. Dans la même mouvance, on rattache à des carences affectives et à des carences éducatives l'origine de cette modalité particulière d'identification. De la sorte, considère-t-on que si une identification normative est une condition essentielle d'une conduite sociale adaptée, il est logique de rattacher les conduites dyssociales à des anomalies de l'identification.

« Il nous faut une lutte conjuguée pour lutter efficacement contre ce phénomène. Il faut donc, au prime abord, les chefs de quartiers, les populations voisines et au second abord les

parents de ces mineurs, car ces derniers sont des enfants issus des familles bien connues dans des quartiers, et enfin les patrouilles régulières de la force de l'ordre de jour comme de nuit. Et en plus, les chefs de quartiers devraient tenir constamment des réunions avec des habitants des quartiers qu'ils administrent pour fustiger publiquement ce phénomène ».

Extrait d'entretien avec un parent de jeune délinquant

En somme, quelle que soit la situation, ce que l'adolescent trouve au bout de son chemin, c'est l'abandon ou le manque d'un modèle d'identification. Par conséquent, le délinquant juvénile est un jeune en situation de quête affective, de demande de reconnaissance, et d'appel à l'aide, car en souffrance, c'est-à-dire en situation d'inadaptation.

- Les facteurs sociopolitiques

Ils sont souvent corrélés à l'impunité et à la violence liée à la politique. Ces facteurs concernent : d'une part, les frustrations consécutives à l'impunité des acteurs administratifs, politiques et surtout politico-administratifs. Ceux-ci, malgré la gabegie, les détournements des deniers publics restent impunis à toutes les échelles ; cela crée justement le sentiment de frustration chez de nombreux jeunes déjà frappés par le chômage, la pauvreté, le désespoir et l'oisiveté et, ainsi, sont exposés à la délinquance qui souvent les amène à la violence tous azimuts (vols, viols, agressions physiques, etc.) et d'autre part, le goût du risque, le suivisme, l'arrivisme, l'enthousiasme, le manque de repères ou des modèles d'identification et surtout le fanatisme ethno politique ayant fortement marqué les jeunes au cours de la période post conflit, peuvent toutefois être considérés comme des facteurs pertinents pouvant expliquer certaines formes de violences juvéniles actuelles, sur fond de revendication d'allure politique. A cet effet, il est souvent constaté que les

manifestations politiques impliquent une forte participation de la jeunesse avec des promesses irréalistes. Le corollaire de cette participation des jeunes reste la revendication politique pouvant aller de la désobéissance civile /sociale à la violence urbaine. Les enfants d'hier, adolescents et adultes aujourd'hui, à la fois victimes et témoins des atrocités et violences guerrières, constituent le reflet des changements et difficultés assignées à cette époque de fortes atrocités meurtrières.

5.2. Les facteurs exogènes

Les données recueillies sur le terrain montrent que les jeunes enquêtés attribuent une partie de leurs références comportementales à des modèles extérieurs largement diffusés par les médias audiovisuels et les plateformes numériques. Les entretiens mettent en évidence une circulation transnationale des représentations de la violence juvénile, alimentée par la médiatisation de groupes tels que les *Microbes* en Côte d'Ivoire ou les *Kulunas* en République démocratique du Congo. Sans constituer un facteur explicatif unique, ces figures apparaissent dans les discours des enquêtés comme des modèles auxquels certains jeunes s'identifient ou qu'ils reproduisent par mimétisme, notamment à travers les codes vestimentaires, les modes de regroupement, les formes de langage et les démonstrations de force. Cette influence médiatique contribue à construire un imaginaire de la violence qui s'articule aux réalités sociales locales plutôt qu'elle ne les détermine mécaniquement.

Les résultats de l'enquête révèlent également une transformation des modes d'exercice de l'autorité parentale. Les témoignages recueillis auprès des parents, des responsables éducatifs et des jeunes convergent pour souligner les difficultés rencontrées par de nombreuses familles dans l'encadrement quotidien des adolescents. Ces difficultés sont fréquemment associées à la précarité économique, aux recompositions familiales, aux contraintes professionnelles et à l'affaiblissement

des formes traditionnelles de solidarité. Dans ce contexte, plusieurs enquêtés décrivent une autorité parentale moins présente ou moins efficace qu'auparavant, non pas en raison d'un désengagement volontaire des parents, mais en raison de ressources éducatives limitées face aux mutations sociales et urbaines.

Les observations de terrain montrent que cette fragilisation de la régulation familiale s'accompagne souvent d'un éloignement progressif de l'institution scolaire. Les parcours des jeunes rencontrés sont fréquemment marqués par des épisodes d'absentéisme, de redoublement, de décrochage ou de déscolarisation précoce. Ces ruptures favorisent une redéfinition des espaces de socialisation, le quartier devenant progressivement un lieu central de construction des appartenances sociales et identitaires. Les groupes de pairs acquièrent alors une influence croissante dans la définition des normes de comportement, tandis que les aînés du quartier ou les leaders de groupes juvéniles occupent, pour certains adolescents, une position d'autorité et de reconnaissance que les institutions familiales et scolaires peinent à maintenir.

Les entretiens révèlent en outre que les jeunes interrogés expriment souvent une faible projection dans l'avenir. L'incertitude concernant les perspectives scolaires, professionnelles et sociales alimente un sentiment d'absence d'horizon qui favorise l'investissement dans des formes de sociabilité immédiates. Dans ce contexte, les réseaux de pairs deviennent des espaces privilégiés de reconnaissance, de protection et de valorisation symbolique. Les comportements violents apparaissent alors moins comme des actes isolés que comme des pratiques socialement construites, inscrites dans des logiques d'appartenance, de réputation et de contrôle des territoires.

L'ensemble de ces résultats invite ainsi à dépasser les lectures qui attribuent la violence juvénile à une supposée défaillance

individuelle ou familiale. Les données de terrain mettent plutôt en évidence l'imbrication de plusieurs processus de socialisation : l'affaiblissement relatif des mécanismes traditionnels d'encadrement, l'influence des modèles médiatiques, les ruptures scolaires, le rôle structurant des groupes de pairs et les effets des conditions socio-économiques urbaines. La violence juvénile apparaît dès lors comme le produit d'interactions complexes entre les sphères familiale, scolaire et communautaire. Ces constats soulignent l'importance de politiques publiques qui ne se limitent pas à une réponse sécuritaire, mais qui renforcent simultanément l'accompagnement des familles, la prévention éducative, le maintien dans la scolarité et les dispositifs locaux de socialisation destinés aux jeunes des quartiers populaires.

Conclusion

L'analyse de la violence juvénile à Brazzaville montre que celle-ci ne peut être réduite à une simple question d'ordre public ou à des comportements individuels déviants. Elle résulte de l'imbrication de processus de socialisation marqués par les inégalités scolaires, la fragilisation des cadres familiaux, les influences des groupes de pairs, les mécanismes de stigmatisation institutionnelle et les effets des transformations urbaines. L'articulation des approches de la reproduction sociale, de la désaffiliation scolaire et de la construction sociale de la déviance met en évidence le caractère relationnel et processuel des trajectoires juvéniles.

Les résultats soulignent que l'échec scolaire, la marginalisation sociale et l'affaiblissement des instances traditionnelles de socialisation favorisent la recomposition des identités juvéniles au sein d'espaces de socialisation alternatifs, où les normes de groupe peuvent progressivement se substituer aux normes éducatives et civiques. Dans ce contexte, les réponses exclusivement sécuritaires apparaissent insuffisantes, dès lors qu'elles interviennent principalement sur les

manifestations de la violence sans agir sur les mécanismes sociaux qui en favorisent l'émergence.

Cette recherche plaide ainsi pour une approche intégrée de la prévention, fondée sur le renforcement des politiques éducatives, de l'accompagnement des familles, de la prévention du décrochage scolaire et de l'insertion sociale des jeunes. Elle souligne également la nécessité d'une meilleure prise en compte des apports de la sociologie de l'éducation et de la sociologie urbaine dans l'élaboration des politiques publiques. Une telle perspective permettrait de dépasser les logiques de gestion de l'urgence au profit d'interventions durables, capables de restaurer les fonctions de socialisation des institutions éducatives et de répondre aux défis contemporains de la jeunesse urbaine à Brazzaville.

Références bibliographiques

LAHIRE Bernard, 1993. *Culture écrite et inégalités scolaires. Sociologie de « l'échec scolaire » à l'école primaire*, Presses universitaires de Lyon

ABEGA Séverin Cécile, 2003. « La violence endémique en Afrique équatoriale », in Bulletin de l'APAD, n° 25, La violence endémique en Afrique, pp. 5–7.

BAZENGUISSA-GANGA Rémy, 2001. « Rester jeune au Congo-Brazzaville : violences politiques et processus de transition démocratique », in Autrepart, n° 18, pp. 119–134.

BAZENGUISSA-GANGA Rémy et YENGO Patrice, 1999. « La popularisation de la violence politique au Congo », Politique africaine, n° 73, pp. 186-192.

BAZENGUISSA-GANGA Rémy, 1996. « Milices politiques et bandes armées à Brazzaville : enquête sur la violence politique et sociale de jeunes déclassés », In Les Etudes du Céri, n°13.

BERNSTEIN Basil, 1975. *Langage et classes sociales : codes linguistiques et contrôle social*. : Éditions de Minuit, Paris

- CUSSON Maurice**, 2006. *La délinquance, une vie choisie : entre plaisir et crime.* : Hurtubise HMH, Montréal
- DORIER-APPRILL Élisabeth**, 1997. « Guerre des milices et fragmentation urbaine à Brazzaville », in Hérodote, nos 86–87, pp. 182–221. Éditions de Minuit, Paris
- DORRIER-APPRILL, Élisabeth ; APPRILL, Christophe ; KOUVOUAMA, Abel**, 1998. *Vivre à Brazzaville : modernité et crise au quotidien.* Karthala, Paris
- DUBET François**, 1987. *La galère : jeunes en survie.* coll. « Mouvements ». Fayard, Paris
- DUBET François**, 2004. « La jeunesse est-elle une épreuve ? », in Comprendre les jeunes, n° 5. PUF, Paris
- DUBET François & LAPERYRONNIE Didier**, 1992. *Les quartiers d'exil*, coll. « L'épreuve des faits », Seuil, Paris
- ETSIO Émile**, 2007. *Autopsie de la violence au Congo-Brazzaville*, L'Harmattan, Paris
- GILLIG Jean-Michel**, 1998. *L'aide aux enfants en difficulté à l'école*, Dunod, Paris.
- FILLIEULE René**, 2001. *Sociologie de la délinquance*, P. U.F, Paris
- JEFFREY Denis et al.**, 2005. *Jeunesse à risque : rites et passages*, chap. 7. Presses de l'Université Laval, Montréal
- LE GOAZIOU Véronique & MUCCHIELI Laurent**, 2009. *La violence des jeunes en question*, coll. « Questions de société », Éditions Champ social, Paris
- MAUGER Gérard**, 2001. « Disqualification sociale, chômage, précarité et montée des illégalismes », in Regards sociologiques, n° 21, pp. 84–123.
- MILLET Mathias & THIN Daniel**, 2005. *Ruptures scolaires. L'école à l'épreuve de la question sociale*, PUF, Paris
- TONDA Joseph**, 1998. « La guerre dans le “Camp Nord” au Congo-Brazzaville : ethnicité et ethos de la consommation/consumation », in Politique africaine, n° 72, pp. 50–67.

OSSEBI Henri, 1998. « De la galère à la guerre : jeunes et “Cobras” dans les quartiers Nord de Brazzaville », in *Politique africaine*, n° 72, décembre, pp. 17–33.

POUTIER Roland, 2000. « Brazzaville dans la guerre : crise urbaine et violences politiques », in *Annales de Géographie*, vol. 109, n° 611, pp. 3–20.

YENGO Patrice, 2006. *La guerre civile du Congo-Brazzaville (1993–2002) : chacun aura sa part*, Karthala, Paris